

La cause doctrinaire, c'est-à-dire celle dont la conception de la vie et de l'humanité est le résultat de tout ce qui organise pour soi avec la conviction que la richesse est la source du bonheur, l'établissement d'un gigantesque drainage des forces sociales, le pouvoir et l'argent, au profit du groupe des privilégiés, de leurs familles et de leurs protégés; la pensée que l'ordre existe dans la société dès que ces accapareurs sont maintenus dans la jouissance de leurs patrimoines excessifs, de leurs dignités vaniteuses, de leurs idées morales contrefaites, et qu'il y a péril social à modifier cet état de choses dont ils ne perçoivent ni l'injustice ni la cruauté, ni la fonderie insalubre.

La cause doctrinaire! assemblage de sottises orgueilleuses, de mépris grotesques pour les peuples, de confiance idiote dans la supériorité de tout ce qui est de son côté, de l'ordre, de la justice, de la bonté sociale. La cause doctrinaire qui aboutit à la sinistre guerre, des classes, aux fortunes hypertrophiées plus redoutables que les fortunes féodales, au parasitisme écumant, à la tyrannie industrielle, à la suprématie de la Bourse comme moyen de déplacer les patrimoines sans aucun service rendu à la communauté, à un déséquilibre plus effrayant que celui des monts et des rochers prêts à crouler en avalanche.

Frère-Orban n'a pas aperçu le phénomène dans ses conséquences finales et ses catastrophes inévitables. Il a assisté à son séduction qui semblait confier d'espérance. Le règne des meilleurs, la richesse récompensée de la supériorité et du travail, le pouvoir aux plus intelligents et aux plus justes, l'admission de tous aux plus hauts grades, n'en était-il pas un exemple, et aux plus opulentes fortunes, sans compter ne le démontrent-ils pas? C'était bien le régime napoléonien avec un cadet d'artillerie devenu empereur, un valet d'écurie roi de Naples, un tambour roi de Suède. Quelle belle conception égalitaire et entraînante!

Il ne se doutait pas qu'un tel évènement allait déchaîner, en un match féroce, la concurrence la plus effroyable entre les egoïsmes humains.

Ceux qui croient que la vie n'est qu'une lutte où les plus malins, les plus forts et les moins scrupuleux ont le dessus, et qui souffrent d'autoriser cette lutte avec une liberté totale pour qu'ils y triomphent, se reconnaissent en ce grand et robuste ingénieur, ils se groupent compacts autour de lui comme la famille autour de l'aîné, ils l'accablent et lui font cortège. Ils le proclament chef, incarnation, symbole, exemple.

Histoire de Frère-Orban, fils du premier d'une loge maçonnique, devenu premier ministre, généralissime du parti libéral, maître indiscuté, grand dieu comme Jupiter, avait envahi de folie et d'orgueil tous les cerveaux maternels et paternels. Et en province, on disait sa dédicace, son éloge, son visage glorieux et consulaire, son port de tête, son toupet! On en trouve encore des modèles réduits, dans les localités écartées.

Hélas! Il vint un jour où la lumière se fit en ce prodigieux et noble naïf qui dirigeait un rêve désintéressé et serinait qu'il croyait partagé par ses troupes gougnardes et avides.

L'avènement du Suffrage Universel et la brusque explosion en pleine atmosphère du Socialisme longtemps comprimé, mirent en péril tous les beaux possédants que la florissante du régime doctrinaire avait multipliés étrangement en un pays de Cogne walpurgique.

Par un coup de théâtre on vit ce qu'il y avait au fond de toutes ces âmes, qui croyaient, lui, déshabillé comme la science, uniquement préoccupés, comme la science, d'illusions sociales oubliées de ce libéralisme, qui, pour lui, était la panacée, le lotus sacré, le mandragore qui guérit tous les maux.

Une unique préoccupation surgit grinçante et abominable: conserver ce qu'on avait. Il n'y a pas de monde, électoral et libéral, lâchant les principes, les maximes généreuses de fidélité aux idées, de progrès par la liberté ou le dogme, se coagulant en une masse moralement gélatineuse pour faire face au socialisme dans la détresse des coffres-forts, des situations acquises, du bien-être, du droit de dépouiller autrui par les spéculations parasitaires ou les déprédations industrielles. Ce fut au tourbillonnement et au clair-obscur de mêlée, ou plutôt de rue!

Frère-Orban tourna la tête et vit ce spectacle. On lui cria d'accourir et de mener ce stupéfiant changement de front comme il avait mené jusqu'à cent campagnes. Le vieux chef resta immobile. Il contenait le torrent comme un canéphore la cruche tombée de son épaule. Don le liquide se répand dans l'ornière. Il ne bougea pas. Il laissa ses bandes galoper vers les horizons nouveaux, vers les marées vertes de l'Or et des jouissances. Il resta seul et abandonné.

Il eut, depuis, son rocher de Sainte-Hélène, dans cette muette maison de la muette rue Ducale, à Bruxelles, paisible et mélancolique comme un bégayeur. C'est là qu'il composa, en lion fatigué mais sachant ronger encore, cette brochure grise où il résumé ses colères et ses déceptions de soldat sans emploi réduit à

l'impuissance, parlant et terrassant encore au profit de son parti, alors que nul parmi son bruyant état-major d'autrefois, ne lui, en ces solennelles circonstances, ni parler, ni écrire et que ce fut l'Octogonaire seul qui se leva pour une dernière protestation. C'est là qu'il s'extingua lentement, morose, découragé, désillusionné. C'est là qu'il mourut, et avec lui le parti doctrinaire.

Renvoyant in pace!
Edmond PICARD,
Sénateur belge.

DERNIÈRE HEURE

(Par Service Spécial)

LES RAPATRIÉS

Paris, 3 janvier.
Le ministre de la guerre a reçu du colonel Bailoud, en date de M'unga, 23 décembre, le télégramme suivant:
Le Notre-Dame-du-Salut est parti aujourd'hui, rapatriant 7 officiers, 263 hommes de troupe, militaires et marins, et 4 médecins.

Les 283 hommes de troupe comprennent: 39 hommes de la 12e compagnie et 33 de la 14e compagnie du génie; 42 hommes de la 30e section d'administration; 33 de la 30e section d'infirmiers; 16 du 30e escadron du train; 4 du 38e d'artillerie; 21 soldats d'infanterie de marine; 9 hommes de l'équipage de la flotte; 72 malades alités des hôpitaux et un condamn.

Le Notre-Dame-du-Salut doit faire escale à Nossi-Comba et à Marseille. L'escadre de Toulon n'a pas été brève, pour activer la rentrée des malades. Les rapatriés de la marine, pourraient gagner Toulon par voie ferrée.

PREFECTURE INCENDIÉE

Nancy, 3 janvier.
L'enquête faite sur l'incendie de la préfecture a démontré qu'il était dû au calorifère qui avait été trop surchauffé pendant la journée du 1er janvier. Les dégâts dépassent 200,000 francs.

SUICIDE D'UN SOLDAT

Nancy, 3 janvier.
Un militaire du 26e de ligne, nommé Gueprouff, s'est suicidé hier soir, à dix heures dans un débit de boissons de la rue de l'Équitation, en se perçant la poitrine de sa baïonnette.

LES ITALIENS EN AFRIQUE

Rome, 3 janvier.
Quelques chefs du Tumbien du Gheralta et du Tigre, actuellement favorables au ras Mangacha, parcouraient avec leurs bandes leurs pays respectifs. Ils font des apparitions à Adona et trouvent de la résistance chez des partisans. Les régions de Cahain et de Mandado sont tranquilles. Elles sont cédées à sa défense contre les rebelles. Le chef des prêtres, Théophilos, est à Axoum d'où il écrit qu'il considère comme étant en sécurité.

UN NAUFRAGE

Marseille, 3 janvier.
Une dépêche parvenue hier après-midi à M. Lemaître, courtier maritime, l'informait que sur les côtes de Sicile, des pêcheurs avaient recueilli une embarcation portant le nom de *Fanny-Scott*, dans laquelle se trouvait un marin ne donnant aucun signe de vie.
D'autre part, un autre télégramme arrivé à cinq heures du soir, disait que, sur des récifs de la Sicile, d'autres pêcheurs avaient recueilli également une autre embarcation portant le même nom et montée par cinq hommes morts de froid et de faim.

Dans la soirée, une troisième dépêche est venue confirmer ces détails. Le *Fanny-Scott*, qui était un trois-mâts en fer appartenant au port de Londres, était parti de Candie avec huit cents tonnes de marchandises pour Glasgow. Il y a tout lieu de croire que ce navire a sombré en mer.

LA LISTE DES 104

Paris, 3 janvier.
L'instruction de l'affaire de la liste de la France semble terminée. Le juge Espinasse retient seulement le délit de diffamation dans lequel seront impliqués deux accusés. Colleville, le principal instigateur de la publication et Haussiot, gérant de la France.

LA QUESTION DU TRANSVAAL

Londres, 3 janvier.
Une dépêche privée de Johannesburg dit que Jameson passerait dans la cour martiale, les hommes sera relâchés.
La plupart des officiers sous les ordres de Jameson appartiennent aux meilleures familles d'Angleterre, ce qui fait que l'opinion publique s'intéresse d'autant plus à leur sort. On dément ici que le Transvaal ait envoyé en Allemagne un agent chargé de l'engagement d'officiers et de l'achat de canons.

LES UTOPIES AGRAIRES

Il est bon ton pour maintenir autant que possible, « nos vaillantes et nombreuses cohortes rurales » dans le chemin de l'ordre et de la conservation bourgeoise, de traiter les socialistes d'utopistes. Philosophes et moralistes, économistes et politiciens, écrivains et avocats, tous les intellectuels, tous les « classes » payés pour être la pensée du régime de la bourgeoisie, sont unanimes à traiter d'utopistes les théories socialistes.

Mais comme ces doctes personnages n'ont plus dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme ils sont obligés de reconnaître la nécessité d'améliorer le sort des populations rurales, ils se font un tantinet réformateurs. Ils savent que le moindre pain de miel ferait l'affaire de Jacques Bonhomme: ils proposent alors des primes pour la destruction des hannetons, des loups et des campagnols et ils réclament un châtiment rigoureux contre les destructeurs d'oiseaux.

Nous ne nions pas l'excellence de ces mesures et nous voudrions même qu'il fut accordé aux cultivateurs le droit de détruire les lièvres et les lapins de garenne qui viennent dévorer leurs potagers; mais ces mesures ne sont pas des réformes agraires, ce ne sont pas même des palliatifs.

Il est vrai que ce ne sont pas les seules réformes que préconisent nos zélés réformateurs: ils préchent aussi l'épargne et la prévoyance aux travailleurs des champs, c'est à dire à des gens que l'impôt, l'assurance et la grande propriété ruinent, de plus en plus.

Nos réformateurs bourgeois ont encore d'autres réformes dans leur sac: le crédit agricole et le protectionisme.

Parlons-en de ces deux réformes agraires.

1. Première vue le crédit agricole est une chose excellente. Mais qui prêtera aux petits cultivateurs et surtout aux fermiers et aux métayers? Sera-ce l'État? C'est pour le coup qu'il ferait banqueroute! Sera-ce le Crédit foncier? Il ne faut pas y songer. Le Crédit foncier de France, avec M. Jules Hieu, absorbé par de vastes entreprises n'est qu'un véritable mythe, un être imaginaire, dont le menu fretin campagnard — qui est pourtant légion — n'est admis à contempler que de très loin le temple et les trsors, ce *vulgaris pecus* étant de trop piètre condition pour avoir accès dans un pareil monument.

2. Quant à l'assurance, à quel-les conditions auront-ils lieu? Comment se libéreront les emprunteurs? C'est ce à quoi nous ne songerons pas nos réformateurs bourgeois.

Cependant ils parlent vaguement de banques populaires dont le but serait de faire des prêts hypothécaires aux petits cultivateurs et aux ouvriers agricoles.

Malheureusement les banques sont poussées naturellement vers la spéculation et l'agiotage; en outre, elles ne prêtent qu'aux riches. Nous sommes en ce moment en pleine époque de protectionisme, et nous en ressentons les effets avec les conséquences. On a, pour combattre la concurrence étrangère, entouré la France d'une véritable muraille de Chine: des droits douaniers très élevés gravent les produits agricoles et industriels de nos autres pays. L'agriculture française en est-elle plus heureuse?

Evidemment les gros propriétaires fonciers, la grande industrie agricole profitent dans une certaine mesure de ce nouveau régime économique, mais ni les ouvriers des champs, ni les fermiers, ni les petits propriétaires ruraux profitent de cette forme empirique de la protection.

D'autre part, le régime douanier cher à M. Méline et à l'aristocratie rurale, ferme ses débouchés à la production nationale et accentue la misère dans les villes.

Les économistes bourgeois sont les premiers à combattre le protectionisme et ses conséquences, mais en faveur d'un libre-échange qui laisse les faibles complètement désarmés devant les forts — ce qui ne vaut guère mieux.

Ces économistes à rebours ne tarissent pas d'éloges en faveur de la petite propriété et bénissent la révolution de 89 pour ses loix sur l'héritage.

Or, il est indubitable que la petite propriété se morcelant sous l'influence des loix sur l'héritage, perd de plus en plus la force de résister à la concurrence mortelle que lui fait la grande propriété.

Nos grands réformateurs ne l'ignorent guère et pour amoindrir les effets de cette concurrence qui fait déserter nos campagnes, ils invitent nos paysans de France à visiter les expositions agricoles et à s'inspirer de nos enseignements agricoles. Instruisez-vous, leur disent-ils, sur l'art de faire produire à la terre tout ce qu'elle peut produire avec une méthode nouvelle, achetez les engrais et les semences recommandés par vos professeurs, procurez-vous des machines, arrosez, exploitez vos champs d'après les données de la science agronomique moderne et vous ferez ainsi les bonnes récoltes qui vous permettront

CHRONIQUE AGRICOLE

de vous tirer d'affaires. Sur à la récolte! Vive le progrès!

Cette théorie est très belle; elle voudrait comme les mines d'or de Californie, seulement pour avoir les terres, les engrais et les machines nécessaires à cette transformation agricole, il faut des capitaux.

Mais encore une fois où les trouver? Il n'y a que les gros propriétaires qui peuvent se permettre cette nouvelle forme d'exploitation agricole — et ils ne manquent pas de la faire.

C'est justement ce qui précipite la ruine de la petite propriété paysanne.

Parmi les utopistes bourgeois, car, en effet, s'il y a des gens qui méritent d'être ainsi qualifiés, ce sont ces fameux réformateurs dont nous exposons ici les théories, il y a des partisans du terranisme et il y en a d'autres qui veulent rendre la propriété de la maison d'habitation accessible à tous.

Ces utopistes-là n'ont également qu'un tort, c'est celui de croire que la bourgeoisie capitaliste laissera le champ libre à l'expérimentation de leurs systèmes.

Non, il n'est pas vrai que la bourgeoisie présidera à une révolution pacifique ayant pour but l'émanipation intégrale et complète du prolétariat.

Rien n'empêchera la centralisation des capitaux entre les mains d'une minorité financière qui s'appelle la Haute-Banque, rien n'empêchera la petite propriété de disparaître et de se confondre dans la grande propriété, rien n'empêchera cette évolution de la propriété qui nous mène à la féodalité capitaliste, mais aussi sûrement au régime collectiviste.

H. GUESQUIÈRE.

DERNIÈRES NOUVELLES RÉGIONALES

(De nos correspondants particuliers)

UN SOUS-OFFICIER VOLEUR

Douai, 3 janvier.
L'émotion est grande en ville, au sujet d'une affaire de détournements militaires. Voici de quoi il s'agit: Des agents de police ont remarqué les allures suspectes d'un individu porteur d'un panier qu'il essayait de dissimuler, le suivirent et pénétrèrent derrière lui dans une maison de la rue du Temple.

Sur la réquisition des agents, le panier fut ouvert: il contenait du charbon. Interrogé, l'inconnu avoua que ce charbon lui avait été donné par des militaires du 33e régiment d'infanterie et qu'il le portait chez une demoiselle X... demeurant dans la même maison que lui.

Une perquisition fut opérée immédiatement chez cette demoiselle.

On y découvrit une grande quantité de fournitures militaires: charbon, café, couvertures de lit, boîtes de conserves, etc.

Pressée de questions, la jeune fille apprit aux agents toute la vérité. Ces marchandises étaient dérobées au régiment par son amant, sous-officier au 33e de ligne.

Quand on voulut mettre le sous-officier en état d'arrestation, il était trop tard, il avait déjà pris la fuite avec sa maîtresse.

Une enquête est ouverte sur cette affaire.

SCÈNES DE VIOLENCES

Marquette, 3 janvier.
Depuis quelque temps déjà, deux voisins les sieurs Charles-Louis Creus, âgé de 60 ans, sujet belge, et Desmons, 55 ans, demeurant tous deux à Marquette, avaient ensemble de fréquentes discussions et se menaçaient mutuellement.

Dans la journée d'hier, vers onze heures et demie du matin, une nouvelle querelle éclata entre les deux hommes, pour un motif qui a été jusqu'ici bénéficielle à établir, puisque chacun d'eux accuse l'autre: toujours est-il que Creus, s'armant d'une serpe en asséna deux coups violents sur la tête de Desmons, qui tomba, la figure ensanglantée. L'une des deux blessures mesura six centimètres de longueur sur un de profondeur, le cuir chevelu est fondu jusqu'à l'os frontal.

M. le docteur Masson, appelé, donna des soins au blessé, qui fut ensuite transporté à son domicile.

Quelques heures plus tard, le garde-champêtre Tournel mit Charles Creus en état d'arrestation à son domicile.

Après l'enquête à laquelle s'est livré M. Hutin, commissaire de police de la Madeleine, Creus a été transféré à la maison d'arrêt de Lille.

L'ATTENTAT DE CRÈVECŒUR

Cambrai, 3 janvier.
Le tribunal correctionnel vient de juger l'auteur de l'attentat de Crèvecoeur le sieur Baillet on se souvient que cet individu, se trouvant par hasard en état d'ivresse et à la suite d'une discussion violente avec le fils de M. Ernest Desmoutiers de Bonne Enfant, avait tiré un coup de pistolet sur la tête de ce jeune homme, qui

UNE AFFAIRE D'AVORTEMENT

Valenciennes, 3 janvier.
Une troisième arrestation relative à l'affaire d'avortement de St-Amand vient d'avoir lieu: c'est celle de la dame Charles Mouton, 24 ans. On croit que cette dernière est une victime de la veuve Petit, sage-femme, rue des Récollets, à Valenciennes. D'autres prétendent cependant qu'elle était surtout une fournisseuse de clientes à la sage-femme coupable.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Armentières, 3 janvier.
Jeudi soir, vers 7 heures 08, un accident de chemin de fer assez grave s'est produit non loin de la gare d'Armentières. Le train express 2232, venant d'Hazebrouck et qui doit entrer en gare d'Armentières à 7 heures 03, arrivait à toute vapeur avec un retard de cinq minutes, lorsqu'à deux cents mètres de la gare il prit en écharpe un train-tramway en formation.

La collision fut très violente. Le fourgon de queue et deux wagons du train-tramway furent projetés hors des rails et broyés, les autres wagons furent lancés à 30 mètres plus loin.

La locomotive du train express et dix wagons de ce train dérailèrent.

Les deux voies furent couvertes de débris.

De nombreux voyageurs se trouvaient dans l'express aborder et sept d'entre eux ont été blessés, très légèrement il est vrai.

Voici leurs noms: M. Vallentin, chapelier, rue Neuve, 31, à Lille; contusions au mollet droit; M. le docteur Lefebvre, de Lille; contusions légères aux deux jambes; M. Paul Orizet, de Lille; douleurs à la face antérieure des jambes, mais aucune blessure apparente; Mme Macrez, demeurant à Lille, 61, rue de Fives; est tombée de son wagon sur le ballast où elle est restée étendue quelques instants sans connaissance; elle n'a aucune blessure apparente.

Mme Merrisse-Deconinck, de Sin-le-Noble; douleurs dans les reins; M. Knochevri père, de Wambrechies; légère blessure au-dessus de l'œil; M. Knochevri, fils du précédent, contusions au bras et à la poitrine.

Ces deux derniers ont reçu à Armentières même les soins du docteur Vincent.

Les autres blessés sont rentrés directement à Lille où ils ont été examinés à leur arrivée par M. le chirurgien Dubur. Aucune blessure n'est grave.

D'après une version, l'accident serait dû à un défaut d'aiguillage au passage à niveau de la rue Marles; d'après une autre, qui paraît sérieuse, le train-tramway en formation n'aurait pas été couvert par le disque, et la voie serait restée libre. L'enquête fera la lumière sur ce point.

Ajoutons que les dégâts matériels sont considérables. Les agents des deux trains n'ont pas été blessés, sauf le chef de train de l'express, qui a été légèrement contusionné.

Le déblaiement de la voie n'est terminé dans la journée de vendredi. Au dernier moment nous apprenons que l'enquête paraît conclure à la responsabilité de l'aiguilleur Lefebvre, un vieil employé qui a 23 ans de services excellents et qui allait attendre sa retraite; ajouter que cet homme est de service tous les jours de neuf heures du matin jusqu'à minuit et demi ou une heure du matin, ayant à peine le temps nécessaire pour dîner.

Ce surmenage pourrait au besoin expliquer l'accident.

Le montant des dégâts n'a pu encore être évalué.

UNE TENTATIVE D'ASSASSINAT

Dunkerque, 3 janvier.
Une histoire qu'on croirait forgée de toutes pièces ou tirée d'un roman-feuilleton, vient d'arriver à un négociant de Dunkerque, M. Catrice, marchand de vins en gros.

M. Catrice, qui fait de nombreuses affaires avec la Belgique, revenait, en voiture, de Furnes, où il avait touché plusieurs sommes très importantes.

Il avait à peine dépassé la frontière et se trouvait sur le territoire français lorsqu'un détonnement se fit entendre. Le véhicule courbé par les ans, qui marchait rapidement.

D'une voix chevrotante, la femme lui demanda la permission de monter dans la voiture. M. Catrice acquiesça à cette demande et, arrêtant son cheval, il prit le cabas que lui tendait la vieille et lui présenta la main pour l'aider à monter dans le véhicule.

Tout surpris de sentir que cette main était large et calleuse, il éleva d'un mouvement brusque le capucion qui recouvrait la tête de la femme. M. Catrice constata alors avec stupeur que la prétendue vieille était un homme dans toute la force de l'âge.

Sans perdre un instant son sang-froid le marchand de vins lança un violent coup de pied dans la figure de la pseudo-vieille, qui, le visage en sang, alla rouler sur l'accotement de la route.

M. Catrice enveloppa ensuite son cheval d'un violent coup de fouet.

Un peu plus loin, il ouvrit le cabas, qui contenait un revolver et un couteau poignard. Ces objets ont été remis à la gendarmerie, qui a ouvert une enquête.

On se trouve sans aucun doute en présence d'une tentative d'assassinat commise par un malfaiteur qui savait très probablement que M. Catrice était porteur d'une forte somme.

LES GRÈVES D'HALLUIN

Halluin, 3 janvier.
Une entrevue a eu lieu hier matin, à 6 heures M. Defretin et les délégués des tiers-rangs. Ceux-ci qui avaient eu la politesse de présenter à leur patron des souhaits de nouvel an ont été très mal accueillis. M. Defretin et ses deux directeurs ont accablé les malheureux d'invectives grossières à tel point que les délégués retour de leur mission étaient absolument écœurés de l'attitude tenue à leur égard par M. Defretin.

Les ouvriers se sont promis de ne plus envoyer de délégation et de correspondre par lettre comme ils l'avaient fait précédemment.

M. Defretin considère comme une largesse de sa part d'avoir accordé ce qui depuis longtemps existe dans tous les autres établissements, c'est-à-dire de ne plus faire payer aux ouvriers le gaz d'éclairage.

Il veut s'en tenir à cette concession et prétend que le gaz ne sert pas seulement pour l'éclairage mais aussi pour le chauffage de la fabrique ce qui n'existe pas dans les établissements où l'on emploie la lumière électrique.

Comme si les ouvriers ne préféraient pas l'éclairage électrique au gaz! Plusieurs ouvriers avaient demandé leurs livrets ce qui a été refusé. M. Defretin y consent néanmoins pour les délégués qu'il persiste à considérer pour les meneurs. Une entrevue a eu lieu hier matin à 11 heures chez M. Lemaître qui prétend ne plus avoir de commandés se refuse toujours encore de remettre les livrets.

Des délégués s'étaient rendus hier dans l'après-midi à la fabrique Gratty. Le courtois était encore une fois absent. Ch. Doom, un des amis arrêtés jeudi matin a été relâché dans la soirée. Les trois autres ont été transférés à la maison d'arrêt de Courtrai.

Le motif de leur arrestation est une dispute qui a eu lieu entre le fameux Desinipère à propos de pigeons qu'on reprochait à ce dernier d'avoir volés. La police a profité de la circonstance pour arrêter le malheureux sous l'inculpation d'entraves à la liberté du travail.

Comme on voit bien que la police internationale est au service de la bourgeoisie. Des grévistes d'un établissement situé en France sont arrêtés en Belgique parce que grévistes, et cela à propos d'une rixe sans importance qui a été provoquée par un repris de justice qui n'est même pas inquiet!

Arthur Dehollander, l'ancien secrétaire du comité de secours qui est toujours au secret à la prison de Courtrai a pu faire parvenir une lettre aux grévistes. Le malheureux supplie ses camarades de ne pas abandonner sa femme malade et ses petits enfants; il engage les ouvriers à ne pas se départir de leur calme afin de ne pas s'exposer aux mêmes persécutions que celles dont il souffre.

Le Gantois, directeur de chez Gratty qui paraît-il n'a rien vu, est des témoins à charge on peut s'attendre à voir se remémorer les incidents qui ont été commises à l'égard de Massel et Vanoverbergh.

Un doux curé d'Halluin qui décidément veut devenir la risée de ses paroissiens auxquels il a prêché trop longtemps la résignation semble regretter que la grève actuelle ait désillé les yeux de ces pauvres ussardes que des patrons cléricaux comme Lemaître et Defretin exploitaient au nom de la charité chrétienne.

Ce digne ami du maire d'Halluin nous invite à visiter avec lui les quartiers populaires et les courses ouvrières le jour où la grève aura cessé.

Nous ne serions pas fâché d'avoir cette occasion de pouvoir dire au curé et cela en face de ceux qui l'ont continuellement trompé toutes les misères occasionnées par la grève sont la faute de ces patrons catholiques qui tout en semant autour d'eux haine et malheur prêchent jésuitiquement le calme et la résignation.

Au lieu de protester contre nos affirmations toujours pures à bonne source, vous feriez mieux nous le répétons, de prêcher des prières d'équité et de justice à nos amis millionnaires. A ces prières de l'église qui à Halluin s'appellent Lemaître et Defretin.

G. DESCHERDER.

L'ALBINOS

PAR HENRI DEMESSE

Suite du Testament Volé

DEUXIÈME PARTIE

XIV

L'Albinos corrompue

— Ça ne me regarde pas... C'est la conscience... Je le regrette pour M'sieu Maquart, un bien digne homme, le bienfaiteur du pays!... Mais, vois-tu, Parisien, ça n'est pas possible!... Je ne peux pas résister... Ma place... le pain de ma conjointe et mes petits... pour l'être agréable. Laisse-moi passer!

Et tubant... dès lors... absolument ivre, le facteur... qui avait parlé en coupant ses phrases de hoquets répétés... se leva... et voulut se remettre tout... mais il retomba assis sur sa

chaise, ne pouvant plus se tenir debout.

— Sacré tonnerre! dit-il, je suis pincé. Encore à l'amende! Je vais rater le train-poste... Gueux de parisien, c'est de ta faute!

— Ecoute! dit l'Albinos haletant, veux-tu ne pas rater le train?
— C'est impossible!
— Non... avec une voiture.
— Avec une voiture; mais je n'en ai pas de voiture!

L'Albinos appela le cabaretier:
— Jacques! cent sous pour vous! Mettez votre cheval à la voiture, tout de suite! Je conduirai Jean Manivet à la gare...

— A l'instant, fit le cabaretier, enchanté de cette subv. — Tu as donc fait un héritage? demanda le pochar.

L'Albinos ne répondit pas.
— Ecoute, dit-il. Tu ne rates pas le train. Je vais le conduire en voiture; mais tu me montreras la lettre.

— J'y tiens, à ce qu'il paraît!
— J'y tiens!
— Farcœur de Parisien, va! Quand il a quelque chose dans la tête, ce n'est pas au talon!

— Vite!
Ce disant, l'Albinos prit le sac des mains du facteur, qui ne le défendit qu'avec mollesse; il l'ouvrit avec une hâte fébrile; il y prit une douzaine de lettres que Jean Manivet avait levées dans la boîte d'Angerville. Rapidement, il les examina; bientôt, il trouva celle qu'il cherchait.

— Enfin!... s'écria-t-il, qu'on a du mal à faire le bien!

Il lut:

« A Monsieur,
« Monsieur Toussaint Everard,

« A la ferme des Mésanges,
« à Sainte-Anne,
« Près Dijon (Côte-d'Or). »

L'Albinos prit dans sa poche la lettre qu'il avait écrite à Toussaint; il écrivit l'adresse qu'il copia sur la lettre de Maquart, puis, jetant le tout dans le sac de Jean Manivet, il le lui rendit. A ce moment-là même, Jacques amena devant la porte sa voiture attelée.

— Vous irez vite! dit-il... La jument ne traînera pas en route! Elle est bien reposée; elle n'est pas sortie aujourd'hui!

Jacques et l'Albinos aidèrent le facteur à se hisser dans la voiture.

— Il paie une voiture, ce sacré Parisien! Il a donc fait un héritage? Il me semble que je vais à la noce.

Etienne grimpa près de l'ivrogne et rendit les rênes à la jument, une bonne bête qui fila comme le vent.

XV

L'hôte de l'Albinos